Malades et médecins à Saint-Malo à la veille de la Révolution

Nahema Hanafi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2807>

DOI : 10.4000/abpo.2807

ISBN : 978-2-7535-3513-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

ISBN : 978-2-7535-3511-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Nahema Hanafi, « *Malades et médecins à Saint-Malo à la veille de la Révolution* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-2 | 2014, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2807>

Annales briochines, tout à la fois riches et lacunaires, sont une source documentaire de premier plan, non seulement pour Saint-Brieuc, mais aussi pour la Bretagne et l'histoire en général, en particulier urbaine et religieuse.

Philippe LOUPÈS

GOUBERT, Jean-Pierre, *Malades et médecins à Saint-Malo à la veille de la Révolution*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2013, 166 p.

Jean-Pierre Goubert considère « la première médicalisation » des années 1770-1780 en souhaitant mettre en valeur les originalités de la ville de Saint-Malo et de son « pays » le Clos-Poulet, la réponse d'une société face à la maladie et à la mort, ainsi que « le profond écart qui sépare la société locale de l'époque par rapport à notre début de ^{xx}^e siècle » (p. 11). Diverses sources, institutionnelles et médicales, sont mobilisées : archives hospitalières, dossiers sur les maladies épidémiques et les pauvres malades de la subdélégation de Saint-Malo, enquêtes sur le corps médical, les secours distribués ou topographies médicales locales. En revanche, la voix des malades demeure inaudible : livres de recettes, correspondances privées ou mémoires ne sont pas sollicités. En complément des documents d'archives, l'auteur s'appuie sur des études locales datant principalement du ^{xix}^e siècle et de la première moitié du ^{xx}^e siècle. De manière générale, les références historiographiques ne sont pas mentionnées, si ce n'est dans une bibliographie finale faisant une large place à l'historiographie française des années 1960-1980. L'impasse faite sur l'abondante bibliographie anglo-saxonne, venue notamment documenter depuis les années 1980 les modalités de la relation thérapeutique, nuit à la prise en compte des renouvellements historiographiques récents. La faible sollicitation des recherches francophones menées depuis les années 1990 empêche également Jean-Pierre Goubert de mettre en évidence les particularités malouines par rapport au cadre breton et national. Soulignons également que, tout en se défendant de moquer les représentations et pratiques du passé, l'auteur délivre une lecture positiviste, en opposant une pensée « scientifique » contemporaine (sans la définir pour autant) à des méthodes et travaux modernes « préscientifiques » (p. 15, 84, 104, 137).

Les deux premières parties de l'ouvrage, consacrées aux secours n'échappent pas à l'opposition entre « foi, croyances, coutumes » d'un côté (partie 1) et médecine « savante » de l'autre (partie 2), faisant fi des liens susceptibles d'unir ces pratiques : les pauvres malades rejoignant les institutions charitables ne sont-ils pas soignés aussi bien par les religieux que par les élites médicales de la ville ? Les formations, pratiques de soins et rémunérations variées des soignants non « savants » (notables, religieux, dentistes et arracheurs de dents, matrones, oculistes, bandagistes, herniaires, rebouteux, renoueurs, remancheurs, rhabilleurs et autres guérisseurs) ne sont pas distinguées pour expliquer les choix thérapeutiques des malades. Les catégories sont rarement définies, à l'image des « charlatans » mêlant soignants empiriques, itinérants et même religieuses hospitalières ! Au final, les classifications proposées semblent peu convaincantes et représentatives du point de vue des praticiens « savants » en lutte contre les autres recours, que l'auteur se défend pourtant d'adopter. En outre, ce dernier ne précise pas les raisons qui poussent les malades à choisir tel ou tel thérapeute, postulant que le premier recours est celui de la religion et des soignants « traditionnels », la sollicitation des médecins et chirurgiens arrivant en second lieu, ce qui demeure contestable pour une frange non négligeable des malades de la période pré-révolutionnaire.

Au sujet de la médecine « savante », l'auteur s'intéresse davantage aux élites médicales malouines, correspondants de la Société royale de médecine (Bougourd, Chifoliau, Réaud et Mallet de la Brosnière), qu'aux médecins et chirurgiens ordinaires, dont il donne toutefois une idée de la forte concentration, Saint-Malo bénéficiant de la plus haute densité médicale des villes bretonnes. On s'étonnera de l'évocation dans cette partie des sages-femmes, et surtout des matrones, connaissant leurs conflits âpres avec les tenants de la médecine « savante ». Jean-Pierre Goubert retrace ensuite l'histoire de la création des hôpitaux malouins de Saint-Yves, du Rosais en Saint-Servan et de l'Hôtel-Dieu, en précisant leur capacité d'accueil, leur personnel ainsi que leur attractivité ; diverses répétitions sur la mission médicale de l'établissement Saint-Yves (p. 76 et 78) et le nombre de lits du Rosais (79) gênent la lecture. Les chirurgiens navigants de Saint-Malo qui posent ensuite « leur sac à terre » dans la région malouine font l'objet d'un chapitre particulier, vantant avec lyrisme les « qualités tant humaines que professionnelles d'hommes de courage et de valeur » qui contribuèrent, selon l'auteur, à faire la grandeur de la Bretagne (p. 82). Après cette digression maritime, l'historien se consacre aux médecins et chirurgiens des épidémies, dont il évoque les fidélités royalistes ou les velléités révolutionnaires. Le lecteur aurait d'ailleurs apprécié saisir les parcours politiques des autres soignants « savants » en cette période prérévolutionnaire, comme leurs engagements dans les politiques publiques de santé.

La troisième partie, consacrée aux maladies et à la mortalité, débute par un rappel synthétique des données démographiques de l'agglomération malouine, suivi d'une analyse de la morbidité appuyée par un tableau des maladies endémiques. L'auteur revient également sur la dysenterie bacillaire de 1779 qui sévit sur toute la Bretagne, en détaillant son coût pour les autorités publiques. Le traitement des maladies est rapidement évoqué, et on déplorera diverses répétitions (sur le coût des soins, et l'exemple des frais du maître d'armes Pasquier [p. 68]), d'ailleurs devenu Pasquet 30 pages plus loin (p. 101). Au terme de cette partie, on ne sait rien des maux du quotidien des Malouins, de ceux qui affaiblissent sans tuer, de ceux dont on guérit aussi, au risque de donner une vision caricaturale de la maladie au XVIII^e siècle en occultant totalement la possible guérison. En outre, les grands absents, en dépit du titre, demeurent les malades à qui la parole n'est jamais donnée et dont la grande diversité, les représentations, comme les marges d'actions sont généralement occultées.

La vision médicale de Saint-Malo et du Clos-Poulet constitue le cœur d'une dernière partie évoquant les topographies médicales abondamment citées. Les originalités du pays Malouin auraient pu davantage être mises en avant par une étude comparée de ces documents médicaux composés dans l'ensemble du territoire. Toutefois l'auteur précise l'intérêt des médecins pour l'infection des aliments et boissons – l'eau en particulier –, ainsi que leur critique des manières de vivre des Malouins : lits clos bretons, manque d'hygiène liée au bâti, obscurité, froid, entassement et insalubrité. L'ouvrage se clôt sur des annexes dont des cartes de Clos-Poulet et de Saint-Malo, la reproduction de la première page de documents médicaux et une photographie de Notre-Dame de la Croix-du-Fief.

Nahema HANAÏ